

ROULETTE RUSSE

GILES MILTON

ROULETTE RUSSE

La guerre secrète des espions anglais
contre le bolchevisme

Traduit de l'anglais par Florence Hertz

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Russian Roulette*

Copyright © 2013 by Giles Milton

© 2015, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-373-2

Pour Alexis

« James Bond est un personnage fantaisiste que j'ai inventé de toutes pièces. Il n'a rien à voir avec Sidney Reilly, vous savez ! »

Ian Fleming

LISTE DES PERSONNAGES

Britanniques

Mansfield Cumming : chef du Secret Intelligence Service (SIS), service du renseignement extérieur anglais, responsable des opérations secrètes en Russie soviétique.

Samuel Hoare : chef de poste au bureau du SIS à Petrograd.

Ernest Boyce : chef de poste au bureau du SIS à Moscou.

John Scale : chef de poste au bureau du SIS à Stockholm.

Paul Dukes : espion (opérant sous les fausses identités de Joseph Ilitch Afirenko, Joseph Krylenko, Aleksandr Vassilievitch Markovitch et Alexander Bankau).

Arthur Ransome : journaliste et espion.

George Hill : espion (opérant sous la fausse identité de George Bergmann).

Sidney Reilly : espion (opérant sous les fausses identités de Konstantin Markovitch Massino, M. Constantine et Sigmund Relinsky).

Augustus Agar : agent de renseignement.

Somerset Maugham : agent de renseignement (opérant sous le nom de Somerville).

Oswald Rayner : agent de renseignement.

Frederick Bailey : espion employé par le gouvernement de l'Inde britannique (opérant sous les fausses identités d'Andre Kekechi, Georgi Chuka et Joseph Kastamuni).

Wilfrid Malleson : général des armées et maître espion employé par le gouvernement de l'Inde britannique.

Robert Bruce Lockhart : diplomate.

Russes

Vladimir Ilitch Lénine : leader de la révolution russe.

Léon Trotski : révolutionnaire et chef de l'Armée rouge.

Félix Dzerjinski : directeur de la Tchéka, la police politique russe.

Karl Radek : vice-commissaire aux Affaires étrangères.

Iakov Peters : directeur adjoint de la Tchéka.

Grigori Zinoviev : président du Komintern.

Evguenia Chelepina : secrétaire de Trotski et maîtresse de Ransome.

Maria Zakrevskaïa (Boudberg), connue sous le nom de Moura : maîtresse de Robert Bruce Lockhart.

Indien

Manabendra Nath Roy : révolutionnaire indien et chef de l'« Armée de Dieu ».

REMERCIEMENTS

Les documents qui ont alimenté *Roulette russe* sont conservés pour la plupart dans deux grands fonds, les India Office Records, archives à présent déposées à la British Library, et les National Archives de Kew.

Je tiens à remercier tout particulièrement le personnel des India Office Records, toujours prêt à guider le chercheur. Les archivistes m'ont excellemment dirigé à travers les 751 dossiers de l'Indian Political Intelligence. Ils m'ont aussi donné accès à la collection photographique de Frederick Bailey, deux de ses photos étant reproduites dans le hors-texte de ce livre.

Le personnel des National Archives m'a aidé à localiser des documents particulièrement importants. Les photos de l'« Engin M », aussi reproduites en illustration, ont été découvertes dans l'un des nombreux dossiers des National Archives concernant le développement des armes chimiques.

Merci à l'Institute of Historical Research.

Les bibliothécaires de la London Library, où une grande partie de ce livre a été écrite, ont été aussi précieux pour *Roulette russe* que pour tous mes livres précédents.

Une liste complète de mes sources est présentée en fin d'ouvrage, mais une mention spéciale revient à un auteur dont les travaux m'ont particulièrement inspiré : le doyen des spécialistes du Grand Jeu, Peter Hopkirk, qui sait mêler dans ses

livres érudition et talent de conteur. Même si de nouveaux documents sont devenus accessibles dans les dernières années, ses livres restent des classiques et une (inestimable) référence sur les jeux de pouvoir en Asie centrale.

Je dois beaucoup aux espions qui ont choisi de publier le récit de leurs aventures, malgré le risque de s'attirer de coûteux procès. « Il n'y a quasiment pas une page [...] qui ne porte atteinte au socle de discrétion sur lequel le Service Secret est bâti », avertit une note interne du Secret Intelligence Service concernant la publication du livre de Compton Mackenzie, *Greek Memories*, qui décrit Mansfield Cumming.

Les sources provenant de témoins directs doivent être traitées avec prudence : j'ai cherché pendant mon travail à corroborer et à équilibrer le ton parfois exubérant qu'utilisent les espions infiltrés pour raconter leurs exploits avec le style plus sobre de leurs rapports de renseignement.

Merci à mon agent littéraire, Georgia Garrett, pour son travail et ses conseils toujours judicieux, ainsi qu'à son équipe chez Rogers, Coleridge and White.

Merci également à mon éditrice, Lisa Highton, pour ses excellents conseils, ses encouragements et son soutien indéfectible, et pour avoir suivi ce projet de sa conception à sa publication.

Mes remerciements vont également à Federico Andornino, Juliet Brightmore (pour la mise en page du hors-texte) et Tara Gladden, qui a préparé la copie de ce livre.

Je tiens à remercier tout particulièrement mon éditrice française, Vera Michalski. Elle a soutenu ce projet depuis sa conception et acheté les droits français (et polonais) bien avant l'achèvement du livre.

Merci également aux autres éditeurs étrangers qui publieront ce livre, en particulier Peter Ginna de Bloomsbury USA et les Éditions Sindbad en Russie.

Enfin, un énorme merci à mon équipe de choc : Alexandra, qui a lu d'innombrables versions du manuscrit en s'arrangeant toujours pour me donner d'excellents (et très nécessaires) conseils ; à Madeleine, Héloïse et Aurélia qui savent me rappeler qu'il y a une vie en dehors du monde de l'espionnage, de la dissimulation et des coups bas.

Magny, printemps 2013

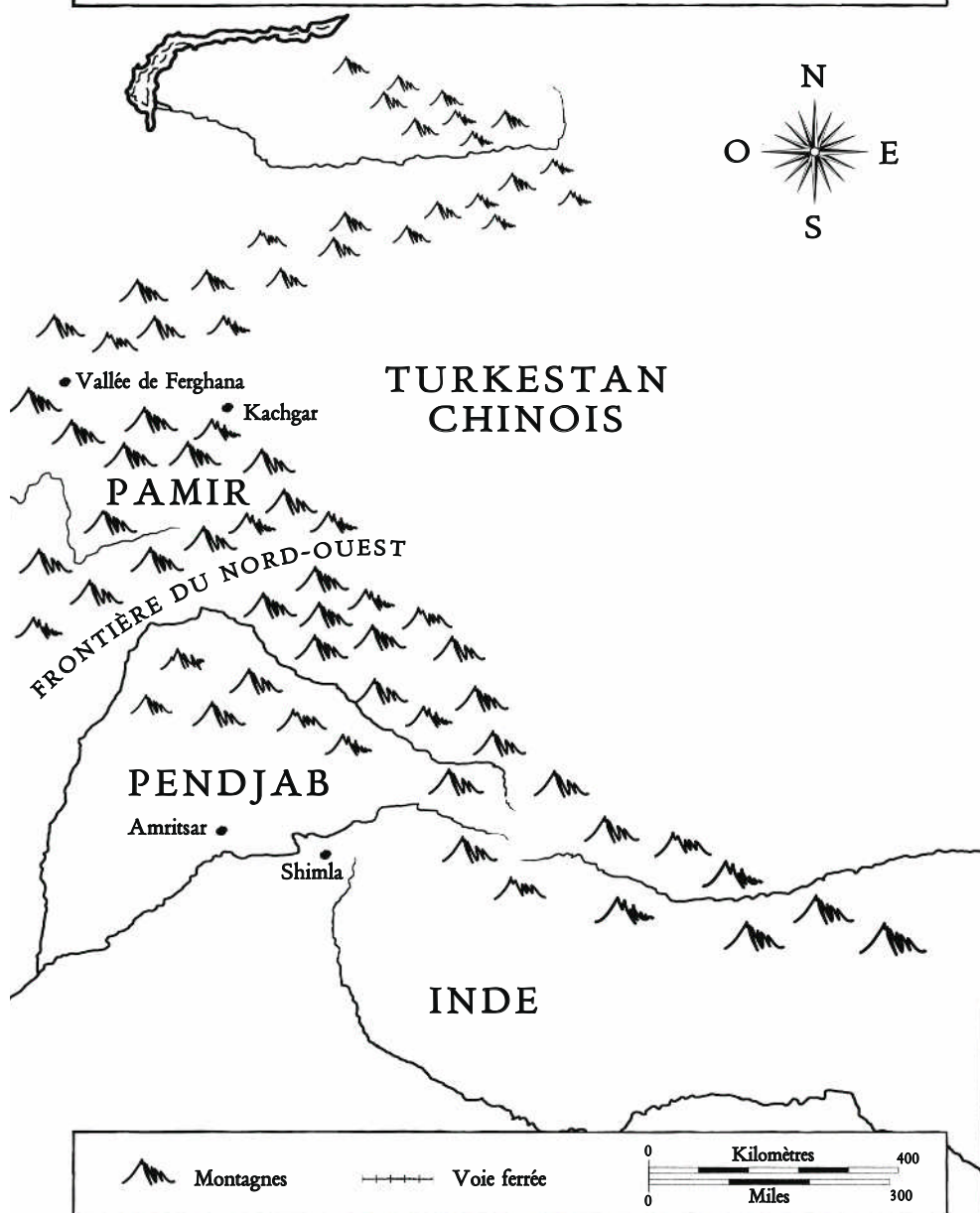
CARTES



TOP SECRET



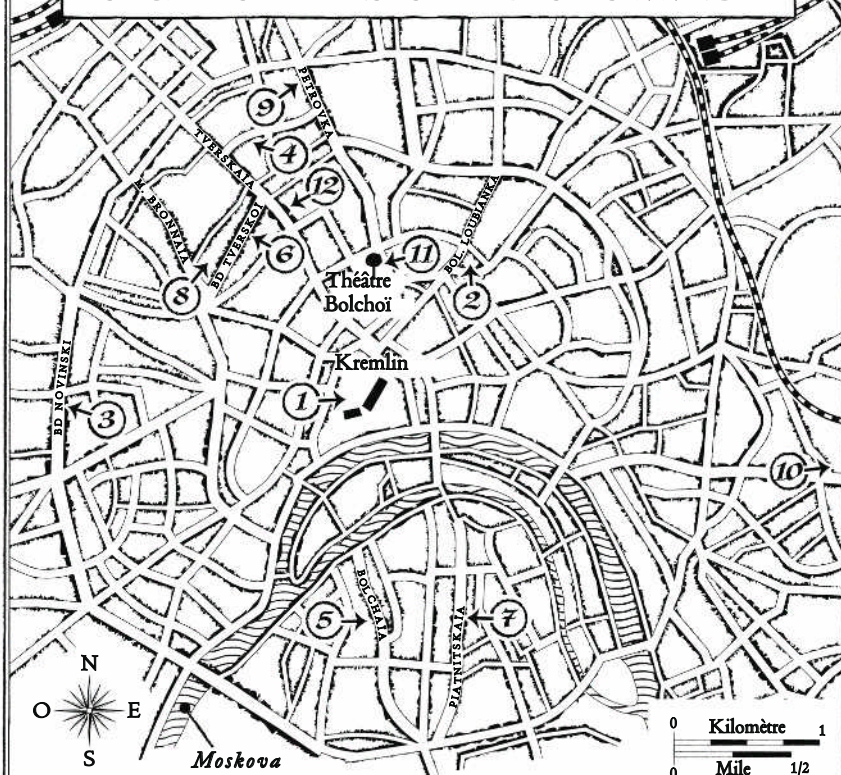
TURKESTAN : ZONE OPÉRATIONNELLE DES ESPIONS DE L'INDE BRITANNIQUE



RUSSIE : ZONE OPÉRATIONNELLE DES ESPIONS DE MANSFIELD CUMMING



CENTRE DE MOSCOU : APPARTEMENTS SECRETS ET BASES DE L'ESPIONNAGE



- | | |
|---|--|
| <p>① Kremlin, lieu où Robert Bruce Lockhart fut emprisonné.</p> <p>② Quartier général de la Tcheka, où Sidney Reilly fut enterré.</p> <p>③ Consulat des États-Unis, où les espions préparèrent leur coup d'État contre Lénine (boulevard Novinski).</p> <p>④ Base de George Hill destinée à la gestion des messagers (rue Degtiarny).</p> <p>⑤ Appartement loué par George Hill pour recevoir ses messagers.</p> <p>⑥ Café Tramble, boulevard Tverskoï : lieu de rendez-vous secret préféré de Sidney Reilly.</p> | <p>⑦ Base des activités d'espionnage secrètes de George Hill (rue Piatnitskaïa).</p> <p>⑧ Base de Sidney Reilly à Moscou (Cheremetevski Pereoulouk), perquisitionnée par la Tcheka en 1918.</p> <p>⑨ Appartement de George Hill servant à ses rendez-vous secrets et au recrutement de ses messagers.</p> <p>⑩ Refuge secret de George Hill, à dix-sept kilomètres à l'est du centre de Moscou, à Kouskovo.</p> <p>⑪ Théâtre Bolchoï, où Sidney Reilly tenta de réaliser son coup d'État.</p> <p>⑫ Appartement secret de Sidney Reilly, rue Tverskaïa.</p> |
|---|--|

Prologue

L'HOMME À ABATTRE



TOP SECRET

Peu avant la nuit, le 16 avril 1917, trois Anglais patientaient discrètement dans l'ombre à la gare de Finlande, dans la ville russe de Petrograd.

Aucun d'entre eux n'était espion, en tout cas pas encore, mais ils étaient venus tous les trois à la gare pour la même raison. Ils avaient été informés qu'un événement exceptionnel, et potentiellement dangereux, devait avoir lieu ce soir-là. Un événement dont ils voulaient être les témoins.

Le train avait beaucoup de retard, et les trois hommes attendaient depuis plusieurs heures quand il arriva enfin. La locomotive lâcha un gros soupir de vapeur en entrant en gare, comme pour rappeler à ses passagers le long trajet épuisant à travers le nord de la Russie qu'elle venait de leur faire parcourir. Déjà les portières s'ouvraient en claquant.

Un homme à l'allure curieuse apparut à l'une d'entre elles, barbe courte taillée en pointe, front bombé proéminemment accentué par son feutre. Entre chien et loup dans ce Petrograd crépusculaire, il ressemblait à un elfe des légendes scandinaves.

Le nouvel arrivant balaya le quai d'un regard attentif, gêné par la mauvaise lumière. Seuls quelques becs de gaz fonctionnaient encore, les longues années de guerre ayant réduit l'éclairage de la gare à sa plus simple expression.

Au moment où il se tournait pour parler à ses camarades restés derrière lui dans le train, la détonation sèche d'une lampe à acétylène se fit entendre. Brusquement, spectaculaires, les ombres s'allongèrent, traversées par un large faisceau lumineux. Le personnage mystérieux se trouva pris de la tête aux pieds dans cet éclat éblouissant.

Une mise en scène quasiment théâtrale : ce fut du moins ce qu'il sembla au petit groupe qui attendait à la gare. Alors que l'orchestre qui s'était regroupé à la hâte entamait une énergique *Marseillaise*, Vladimir Ilitch Oulianov – plus connu sous le nom de Lénine – salua les sympathisants venus fêter son retour en Russie après dix ans d'exil.

Un groupe de révolutionnaires armés avait déroulé des banderoles rouge et or, on alluma d'autres projecteurs pour éclairer le dirigeant bien-aimé. Lénine monta sur une voiture blindée pour délivrer le premier discours historique de ce retour sur le sol russe. Il déclara que les derniers événements politiques en Russie ne s'arrêteraient pas aux frontières nationales : c'était le début d'une révolution mondiale qui devait gagner les démocraties d'Europe occidentale et d'Amérique du Nord.

« Chers camarades soldats, marins et ouvriers ! Je suis heureux de saluer en vous l'avant-garde de l'armée prolétarienne mondiale. » Ces premiers mots déclenchèrent une ovation. Sous les acclamations, il se lança dans un discours enflammé et sans concession, appelant à une « guerre civile dans toute l'Europe », qui déferlerait sur tout le continent. « Vive la révolution socialiste mondiale ! »

Lénine ne se doutait pas que son arrivée était observée par nos trois Anglais. L'un d'entre eux s'appelait Arthur Ransome, journaliste au *Daily News*. Ransome ne dut pas être très impressionné par ce révolutionnaire chauve au discours combatif mais sans grande prestance. Toujours est-il qu'il ne mentionna pas Lénine dans ses dépêches du soir.

Paul Dukes, envoyé de l'ambassade de Grande-Bretagne, ne fut pas non plus emballé. Il décrit Lénine comme « un petit homme aux traits asiatiques totalement inconnu de la population ».

Pourtant quelque chose dans l'éloquence de Lénine capta son attention. L'homme accrochait son auditoire avec un

pouvoir quasiment hypnotique, et Dukes fut suffisamment perturbé par son appel à la révolution mondiale pour envoyer un avertissement au Foreign Office à Londres. Son télégramme fit rire. « Certains de mes collègues s'en sont amusés, rapporte Dukes. Ils trouvaient ridicule d'imaginer que Lénine pourrait avoir la moindre importance. »

Ce fut le troisième larron, William Gibson, qui laissa le récit le plus complet de l'arrivée de Lénine. « Un homme chauve et laid de taille inférieure à la moyenne, qui posait sur la foule un regard dur empreint d'une indescriptible expression d'insolente supériorité. »

Gibson raconte avec quel effroi il vit l'assistance obéir instantanément à un simple geste de la main de Lénine qui demandait le silence. « Sans un mot, écrit Gibson, ce petit bonhomme d'apparence quelconque était parvenu à imposer sa volonté aux spectateurs comme personne n'avait dû le faire avant lui dans leur vie. »

Gibson fut à la fois fasciné et horrifié par ce personnage énigmatique. « Je ne le connaissais pas, pourtant il me semblait à la fois surhumain et inhumain ; prêt à causer un bain de sang pour réaliser son rêve grandiose. » Il décrit Lénine un peu comme un nouveau messie, un apôtre de la révolution qui aurait appelé à la violence au lieu de prêcher la paix.

« Une atmosphère inquiétante, terrifiante, flottait dans l'air, et pourtant on se sentait attiré par lui. » La personnalité charismatique de Lénine envoûtait son auditoire.

William Gibson avait raison de s'inquiéter de cet étrange révolutionnaire. Tout ce que Lénine prédisait se réalisait, il était un peu comme un prophète de l'Ancien Testament. Il avait le don de faire arriver les choses.

Personne n'avait pris au sérieux sa volonté de renverser l'ordre établi en Russie, et pourtant il y parvint dès son retour en à peine quelques mois. Qui aurait pu prévoir qu'il retirerait l'armée russe de la Première Guerre mondiale en plein milieu du conflit, et surtout qu'il ferait assassiner de sang-froid le tsar Nicolas et sa famille ? Et pourtant...

Après l'arrivée au pouvoir de Lénine, le monde comprit qu'un nouveau et terrible péril montait. L'ambassadeur de Grande-Bretagne, Sir George Buchanan, fut le premier à alerter

Londres qu'une tendance politique dangereuse avait pris le pouvoir en Russie – et mis en place un régime d'un genre nouveau. Il avertit le gouvernement anglais que Lénine avait non seulement apporté la révolution en Russie, mais qu'il avait la ferme intention de « renverser les gouvernements impérialistes, comme il les appelle ». Et il voulait concentrer ses forces pour lutter en premier lieu contre la Grande-Bretagne avant de s'occuper du reste du monde.

Le message de Buchanan eut à peine le temps d'arriver à Londres que Lénine rompait la Convention anglo-russe de 1907. Ce traité, d'une importance stratégique capitale pour la Grande-Bretagne, réglait le partage des zones d'influence en Asie centrale en protégeant la frontière nord de l'Inde britannique contre les agressions russes. Sans ce traité, la frontière devenait très vulnérable.

L'annulation du traité par Lénine fut accompagnée d'un message dur qui fit monter un premier frémissement d'inquiétude à Whitehall. Il appelait les millions d'opprimés du sous-continent indien à la révolution, les encourageant à suivre l'exemple bolchevique et à se libérer du joug de l'empire colonial.

Les déclarations de Lénine gagnèrent rapidement en violence. L'Inde, le joyau de la couronne impériale britannique, était visée. « L'Angleterre est notre plus grand ennemi, proclamait-il. C'est en Inde que nous devons frapper le plus fort. »

Le moment choisi par Lénine pour lancer cet appel aux armes n'aurait pas pu être pire pour les maîtres de l'Inde britannique. L'agitation montait et les autorités redoutaient une révolution, d'autant qu'il n'y avait quasiment pas d'armée pour contenir la population.

Au début de la guerre, le vice-roi des Indes, Lord Hardinge, avait signalé le « risque qui serait pris en dépouillant l'Inde de ses troupes ». Mais les soldats britanniques avaient été appelés d'urgence en renfort en Europe et en Mésopotamie, et transférés pratiquement jusqu'au dernier. Hardinge craignait le pire : « Notre position en Inde est plus qu'incertaine à l'heure actuelle », avertissait-il à l'époque.

De l'art de l'euphémisme. Au moment où Lénine prenait le pouvoir en Russie, l'exode des troupes britanniques était tel que l'on ne pouvait pratiquement plus parler de présence militaire sur le sol indien : il ne restait pas une seule unité, mis à part

les huit bataillons affectés en permanence à la surveillance de l'explosive frontière nord-ouest. Et encore étaient-ils très mal équipés. « Nous avons raclé les fonds de tiroir », reconnaissait leur commandant, le lieutenant-général George Molesworth.

Lénine était depuis longtemps d'avis que le mouvement bolchevique devait aider les Indiens financièrement et matériellement « dans leur guerre révolutionnaire contre les puissances impérialistes qui les oppriment ». Le Conseil des commissaires du peuple bolchevique vota à cette époque l'allocation d'un énorme budget de deux millions de roubles-or à la propagande en dehors de Russie.

L'ambassadeur Sir George Buchanan était effaré par ce qu'il entendait : « M. Lénine nous a traités de voleurs et de profiteurs, tout en incitant nos sujets indiens à la rébellion. » Il ajoutait qu'il trouvait très surprenant « qu'un homme qui affirme diriger les affaires de la Russie s'adresse sur ce ton à un pays ami et allié ».

Mais Lénine ne voyait pas la Grande-Bretagne comme un pays ami et allié. Il considérait au contraire depuis longtemps ce pays comme son plus grand ennemi, un empire colonial qui devait être démantelé par la force.

Sir George Buchanan redoutait que Lénine veuille relancer le Grand Jeu – la lutte pour la domination politique en Asie centrale –, et en changer les règles. Il était persuadé que les dirigeants bolcheviques russes étaient prêts à tout pour faire pénétrer la révolte en Inde britannique.

Lénine voulait en effet voir se lever la révolution en Inde, mais ce n'était que la première étape d'une stratégie révolutionnaire plus ambitieuse. Il était depuis longtemps convaincu que si la Grande-Bretagne perdait ses colonies, donc les matières premières et la main-d'œuvre bon marché indispensables à son économie, la révolution suivrait à coup sûr dans la mère patrie. Après cela, par effet domino, une série de soulèvements se déclencherait à travers l'Europe de l'Ouest et l'Amérique du Nord, qui feraient vaciller les grandes démocraties.

Le vieil ordre mondial était déjà talonné par la menace révolutionnaire quand Lénine prit les rênes du pouvoir en Russie. La possibilité qu'une seule poussée fasse s'écrouler l'édifice du monde occidental était bien réelle.

La balle était dans le barillet. Dans ce jeu de roulette russe qui tenait le monde en haleine, les enjeux n'auraient pas pu être plus hauts. Personne ne pouvait prédire dans quel sens irait l'histoire.

Le moyen le plus évident de contrer les révolutionnaires bolcheviques aurait été de lancer une grande intervention militaire en Russie sans laisser aux nouveaux dirigeants le temps de consolider leur pouvoir. L'hypothèse fut d'ailleurs envisagée, mais la Grande-Bretagne, qui était encore en guerre contre l'Allemagne, ne disposait pas des ressources suffisantes pour envoyer une armée assez importante en Russie. Il était déjà très difficile de tenir bon dans le conflit catastrophique qui décimait par millions les forces vives de la nation.

La menace pour le monde était tellement imprévisible, tellement présente, qu'il fallut trouver de nouvelles façons de se battre, des méthodes qui devaient changer à jamais les règles du jeu.

L'intervention militaire étant exclue, le sort des démocraties occidentales allait reposer entre les mains de quelques hommes, des agents secrets peu nombreux mais très bien entraînés. Leur mission : infiltrer le gouvernement révolutionnaire russe et saboter les projets de Lénine de l'intérieur.

Ces espions, cachés dans l'ombre, allaient naviguer dans les eaux troubles d'un milieu où la trahison régnait en maître. Certains d'entre eux s'infiltreraient à Moscou, d'autres s'aventureraient courageusement en Asie centrale où ils joueraient au chat et à la souris dans les citadelles brûlées de soleil du Turkestan. Ils savaient tous qu'il faudrait risquer sa vie pour espérer gagner la partie.

Dans la dangereuse bataille du renseignement qui devait suivre, les agents britanniques eurent l'avantage de l'antériorité sur leurs adversaires bolcheviques. À l'époque du retour de Lénine, ils travaillaient déjà en Russie depuis plus de trois ans, et cette implantation de longue date leur avait appris à manœuvrer dans la clandestinité.

L'équipe, dirigée par l'Anglais Samuel Hoare, avait déjà commencé à réaliser des missions. La première, menée au cours de l'hiver 1916, fut même particulièrement audacieuse.

PREMIÈRE PARTIE

L'HEURE DU CRIME



TOP SECRET

MEURTRE DANS LA NUIT

**TOP SECRET**

Samuel Hoare s'autorisa à quitter son fauteuil un instant pour aller regarder par la fenêtre de son bureau du ministère russe de la Guerre.

En bas, dans la cour, des centaines de jeunes recrues étaient à l'entraînement. Les soldats se lançaient à l'assaut de tranchées allemandes imaginaires en rampant sur un parcours de paille marécageux, sans être arrêtés par le froid glacial ni par la pluie d'automne qui tombait d'un ciel de plomb.

Hoare les contempla encore un peu avant de se pencher à nouveau sur l'énorme pile de documents qu'on venait de lui apporter dans son bureau. Il y avait là des comptes rendus secrets de batailles perdues, des rapports confidentiels sur les désertions, des nouvelles de catastrophes et de mutineries. Il fallait peu de temps pour comprendre que la Russie était en train de perdre la guerre sur le front de l'Est.

Samuel Hoare était le chef du « Bureau russe », un service d'agents du renseignement britannique fort de dix-sept hommes implanté à Petrograd, la capitale de l'empire russe. Hoare avait pris ses fonctions au printemps 1916, enchanté et plutôt surpris d'avoir été invité à entrer au Renseignement.

Son embauche avait été menée tambour battant : une entrevue privée à Whitehall, quelques questions sur sa connaissance du russe, et puis la proposition du poste qu'il avait accepté,

et l'affaire avait été conclue par une poignée de main. « En l'espace de quelques secondes, raconta-t-il, j'avais été intégré dans les rangs des Services secrets. »

Il faut reconnaître qu'il ne correspondait pas à l'espion type. Membre d'une vieille famille anglaise, il était baronnet et membre du Parlement, député conservateur de Chelsea depuis 1910. C'était un homme solide et conventionnel, bien éduqué, usant du langage de l'aristocratie et de ses bonnes manières, ancien élève de Harrow, sorti d'Oxford avec une double mention très bien.

Seulement voilà, il avait appris un peu de russe pour se distraire, assez pour soutenir une conversation, et cette particularité avait attiré l'attention sur lui. On avait décidé de l'envoyer à Petrograd pour tisser des liens avec les généraux russes et coordonner les combats sur le front de l'Est.

Il n'était alors pas question d'espionner l'ennemi : la Russie était membre de la Triple Entente (Grande-Bretagne, France, Russie), une alliance engagée dans la Première Guerre mondiale contre l'Allemagne. Hoare n'en avait pas moins un rôle capital : le front de l'Est mobilisait un énorme contingent allemand loin du front de l'Ouest. En cas d'effondrement des lignes à l'Est, un afflux de soldats ennemis endurcis au combat arriverait en renfort dans le nord de la France, un désastre pour les soldats britanniques qui souffraient déjà beaucoup dans les tranchées de Picardie et de Champagne.

En allant prendre son poste à Petrograd, Hoare avait espéré entrer dans un brillant milieu de diplomates rompus à l'art des demi-teintes, et ayant reçu une formation élémentaire dans l'art de l'écoute et du chiffage, il avait eu hâte de mettre ses nouvelles compétences à l'épreuve.

Il n'en avait pas eu l'occasion. Son travail au ministère de la Guerre russe s'avérait monotone et épuisant, l'astreignant à des journées de douze heures sans aucun congé. Loin de surveiller discrètement les activités subversives, il se trouvait surtout chargé de pourvoir aux besoins matériels des ministères russes pendant cette période de pénurie. Un jour, on lui demanda même de faire livrer plusieurs milliers de cierges à la cire d'abeille au saint-synode de l'Église orthodoxe.

Ses soirées n'étaient pas moins ennuyeuses – il devait assister à d'innombrables cocktails fréquentés par des généraux bardés

de décorations mais sans talent militaire. « Incompétent, paresseux, laxiste et irresponsable » : c'est ainsi que Hoare jugeait le ministre de la Guerre.

Grand amateur de travail d'équipe, Hoare mettait un point d'honneur à bien traiter ses subordonnés – il se flattait d'avoir une réputation d'homme ferme mais juste – et il attendait en retour la même droiture de la part de ses hommes. Il ne se rendait pas compte que tous n'adhéraient pas au fair-play tout britannique avec lequel il abordait le renseignement, et ignorait un aspect beaucoup moins avouable des activités du service qu'il dirigeait. Dans son équipe, Oswald Rayner, jeune diplômé d'Oxford, avait avec quelques autres formé un cercle secret appelé par ses membres le « grand système » (*far-reaching system*).

Ce « système » avait pour objectif de mener dans la plus grande discrétion des opérations qui ne laissaient aucune trace de leurs instigateurs. Des missions à haut risque dont Hoare n'avait aucunement connaissance, mais qui devaient devenir la marque de fabrique du Bureau russe.

Le « grand système » d'Oswald Rayner réalisa de nombreuses opérations, mais son premier coup spectaculaire eut lieu pendant l'hiver 1916. L'empreinte laissée fut si légère qu'il fallut quatre-vingt-dix ans pour que la participation des agents anglais soit découverte.

Le froid intense qui régnait à Petrograd en décembre 1916 rendait la vie particulièrement difficile.

« Pour nous, rapporta Hoare, l'hiver dérangeait les habitudes et nous mettait de mauvaise humeur, mais pour les centaines de milliers de femmes du peuple mal vêtues et mal logées qui devaient faire la queue pendant des heures sous la neige de Petrograd pour finalement n'avoir rien à rapporter à leurs enfants, c'était une vie d'une rigueur insoutenable qui mena inévitablement à une révolution sanglante. »

Les rapports de renseignement hebdomadaires qu'envoyait Hoare en Angleterre expliquaient que des erreurs de commandement et un armement insuffisant étaient responsables de l'épuisement russe dans la guerre. « Je suis persuadé que la Russie n'arrivera jamais à traverser un autre hiver de combats », écrivait-il en décembre.

La splendeur impériale du théâtre Marinski offrait les seules distractions. Malgré la désintégration progressive de l'armée russe, le Marinski continuait à produire ses magnifiques ballets. Le tsar Nicolas n'assistait plus aux spectacles, mais la loge royale était toujours éclairée par des bougies pendant les représentations. « Pour beaucoup d'entre nous c'était le symbole d'une capitale dans laquelle l'empereur ne venait plus que rarement, et d'une société que l'empereur ne voyait jamais », écrivit Hoare.

L'absence du tsar alimentait la rumeur que l'empereur ne gouvernait plus le pays. L'ambassadeur de Grande-Bretagne, Sir George Buchanan, était comme beaucoup d'avis qu'il subissait la mauvaise influence de la tsarine. D'autres allaient encore plus loin en disant que les affaires de l'État étaient manipulées à travers elle par son conseiller spirituel, Grigori Raspoutine.

La tsarine, terriblement inquiète pour la santé de son fils hémophile, était devenue de plus en plus dépendante de Raspoutine. Cet homme semblait posséder des pouvoirs magiques qui parvenaient à calmer provisoirement les saignements du jeune tsarévitch, héritier du trône impérial de Russie.

Raspoutine avait de nombreux ennemis. Ses mœurs dissolues le faisaient suspecter (à tort) d'appartenir à la secte extrémiste des khlysts, dont les adeptes conseillaient de combattre la débauche par la débauche, et se livraient à des rituels orgiaques en invoquant le Saint-Esprit.

La presse était très critique à l'égard de Raspoutine. La tsarine aussi était dénigrée, mais moins directement. Comme elle descendait de la lignée des Hesse-Darmstadt, on l'accusait de sympathies pro-allemandes. L'opinion eut vite fait de considérer qu'elle formait avec Raspoutine un couple monstrueux qui sabotait en coulisses l'effort de guerre russe pour favoriser la victoire de l'Allemagne.

La crise alimentaire s'aggravant, l'attention des Russes se focalisa sur ce qu'on appelait allusivement les « forces du mal » à l'œuvre dans les palais de Petrograd. « Dans l'esprit du peuple, tout, les calamités comme les petits désagréments, était causé par les "forces du mal" », écrit Hoare.

Raspoutine finit par incarner nommément ces « forces », et la Douma, l'assemblée législative, s'exprima sur le sujet. Les députés se succédèrent à la tribune pour dénoncer l'influence

néfaste qu'il exerçait sur la famille impériale, et exigèrent son éloignement de la cour.

Hoare résume ces discours en une seule phrase : « Si l'empereur voulait seulement bannir cet homme, le pays serait libéré de l'influence diabolique qui pèse sur ses dirigeants naturels et met en danger le succès de ses armées en campagne. »

Il était convaincu que les problèmes de la Russie seraient tous résolus si Raspoutine quittait la capitale. Seulement personne, semblait-il, n'avait le droit ni le pouvoir de débarrasser le pays du favori de la tsarine.

Un vent glacial soufflait du golfe de Finlande.

La Neva gelée était couverte d'une croûte de glace noire balayée par le vent et les tourbillons de grésil. Petrograd frissonnait dans les frimas de l'hiver.

Peu de temps avant minuit, le 29 décembre 1916, une voiture entra dans la cour du palais Ioussoupov. Les phares jaunes éclairèrent brièvement le portail à colonnes du palais. L'automobile avança dans la cour couverte de neige en décrivant un large arc de cercle et alla s'arrêter devant une entrée secondaire.

Dans cette voiture, il y avait trois personnes d'origines sociales très différentes. Le docteur Lazovert était au volant, médecin militaire en permission de son affectation sur le front. Déguisé en chauffeur, il se faisait passer pour un employé de la famille Ioussoupov.

Derrière lui était assis le prince Félix Ioussoupov, appartenant au prestigieux corps des pages de Sa Majesté impériale. Il était l'héritier de la plus riche famille de l'empire russe, et l'aristocrate le plus décadent de l'élite de Petrograd. C'était un très bel homme. Ses joues délicates et ses yeux en amande auraient semblé presque efféminés s'il n'avait pas eu un fort nez aquilin.

Le troisième occupant du véhicule était Grigori Raspoutine, le confident de la tsarine. Il portait en général les vêtements simples d'un moine orthodoxe, mais ce soir-là, il avait fait des efforts d'élégance.

« Raspoutine était vêtu d'une blouse de soie blanche brodée de bleuets. Un gros cordon de couleur framboise lui servait de ceinture. Sa large culotte de velours noir et ses bottes

paraissaient toutes neuves », écrit Ioussoupov dans son récit de la soirée.

La barbe de Raspoutine, souvent emmêlée, était bien peignée. Ioussoupov ne l'avait jamais vu aussi soigné. Il raconte : « Quand il s'est approché de moi, j'ai senti une forte odeur de savon bon marché. »

Raspoutine était visiblement anxieux. Il confia à Ioussoupov qu'il avait été averti que ses ennemis se préparaient à le tuer. Ses liens d'amitié avec la tsarine et l'influence qu'on lui attribuait auprès du tsar lui valaient beaucoup de haines.

Si Raspoutine avait très mauvaise réputation auprès du peuple, sa notoriété ne ternissait en rien l'admiration qu'éprouvaient pour lui les dames de l'aristocratie. Son charme était même si magnétique – certains allaient jusqu'à dire hypnotique – que les femmes perdaient tout sens des convenances quand elles étaient en sa présence. Un Anglais rapporta avec quel dégoût et quelle stupéfaction il avait vu des princesses défiler pour lui sucer les doigts après qu'il eut mangé son repas à pleines mains.

Les menaces de mort n'avaient pas empêché Raspoutine d'accepter l'invitation au palais Ioussoupov, attiré par un plaisir qui ne se refusait pas. On lui avait promis un rendez-vous galant en pleine nuit avec Irina, la femme du prince Félix.

L'infidélité n'était pas inhabituelle dans un certain milieu décadent de l'aristocratie de Petrograd. Ioussoupov savait que personne ne se scandaliserait dans son cercle d'amis en apprenant qu'il avait offert sa femme à un autre homme. Il était lui-même presque certainement bisexuel, et aimait jouer de son androgynie. Il raconte dans ses mémoires avoir souvent passé des soirées travesti en femme lors de fêtes des musiciens tziganes du delta de la Neva.

Raspoutine ne pouvait qu'être très tenté par la perspective de passer quelques heures en compagnie de la princesse Irina. Elle était connue pour sa beauté et sa douceur, et appartenait à la famille impériale car c'était la nièce du tsar. Comme Ioussoupov le savait parfaitement, sa femme était un appât irrésistible.

Le docteur Lazover sortit de la voiture, ouvrit la petite porte du palais, et s'écarta pour laisser entrer Ioussoupov et Raspoutine dans le hall de marbre. Des bruits et des rires

sortaient du cabinet de travail de Ioussoupov et le gramophone jouait gaiement la chanson américaine *Yankee Doodle Went to Town*.

La musique mit Raspoutine mal à l'aise, et il demanda ce qui se passait. « Ma femme reçoit quelques amis qui vont bientôt partir », expliqua Ioussoupov.

Rien de plus faux. La femme de Ioussoupov était à plus de trois mille kilomètres dans une propriété familiale de Crimée, et les invités n'avaient aucune intention de partir. Le grand-duc Dimitri, le cousin germain du tsar, était arrivé quelques heures plus tôt, accompagné d'un exubérant monarchiste du nom de Vladimir Pourichkevitch. Il y avait aussi un officier russe, le capitaine Sergueï Soukhotine. Ces trois hommes qui ne se montraient pas étaient des conspirateurs. Ils étaient là pour assassiner Raspoutine avant les premières lueurs du jour.

Il ne s'agissait pas d'un simple meurtre. Une mise en scène extrêmement élaborée avait été montée. En cette nuit de décembre, tout était en trompe-l'œil dans le palais Ioussoupov, et rien ne se passa vraiment comme on l'a raconté. Quand les conspirateurs livrèrent leur version des faits, leurs histoires différaient tant les unes des autres qu'elles donnent l'impression de montrer la vérité dans un miroir déformant.

Le témoignage principal a été rédigé par le prince Félix lui-même. C'est un récit d'une étrangeté fascinante. Ioussoupov se souvient que Raspoutine s'est arrêté un instant dans le hall avant de descendre avec lui dans le sous-sol du palais, dans un petit salon privé.

L'endroit était rarement utilisé par la famille car c'était une sombre cave de pierre voûtée, dallée de granit. Son avantage sur les autres pièces de la demeure était d'être isolée, en dessous du niveau du sol, et à l'abri des yeux et des oreilles. Il pouvait s'y passer n'importe quoi, personne n'en saurait jamais rien.

Ioussoupov y avait descendu des antiquités pour donner l'impression d'un salon souvent utilisé. Des tapis avaient été étendus sur le dallage, et il avait posé des coupes en ivoire, des assiettes en faïence anciennes et des objets d'art sur la cheminée de granit rouge.

Le regard de Raspoutine fut attiré non par le crucifix en cristal de roche, comme Ioussoupov s'y était attendu, mais par

un cabinet en ébène. Le prince raconte : « La petite armoire aux multiples miroirs fixa tout particulièrement son attention. Il paraissait ravi, comme un enfant, il s'en approchait à tout moment, l'ouvrait, la fermait, et l'examinait au-dedans et au-dehors. »

Raspoutine parla encore de ses craintes d'être assassiné, car on avait plusieurs fois attenté à sa vie. « Mais je ne les crains pas, dit-il. Je suis protégé contre le mauvais sort. Il arrivera malheur à tous ceux qui lèveront la main sur moi. »

Le récit que Ioussoupov livre des événements est extrêmement précis, mais il omet de nombreux faits importants. Il déclare avoir eu quatre complices, et que l'un d'entre eux, le docteur Lazovert (le faux chauffeur), avait fourni le poison qui devait être introduit dans des gâteaux et des friandises que Raspoutine aimait tout particulièrement.

« Le docteur Lazovert mit ses gants de caoutchouc, prit les cristaux de cyanure de potassium qu'il réduisit en poudre, écrit Ioussoupov. Puis, ayant soulevé la calotte des gâteaux, il saupoudra la partie inférieure d'une dose de poison qui, d'après lui, était suffisante pour provoquer la mort instantanée de plusieurs personnes. » Au cas où Raspoutine n'aurait pas voulu des gâteaux, il avait aussi versé du cyanure dans des verres à vin.

Ioussoupov rapporte que Raspoutine bavarda avec lui pendant plus d'une heure dans cette pièce du sous-sol, puis qu'il finit par manger deux gâteaux empoisonnés coup sur coup. Il ne se passa rien.

« Je le regardai avec effroi, écrit Ioussoupov. L'effet du poison aurait dû se manifester tout de suite mais, à ma grande stupeur, Raspoutine continuait à me parler comme si de rien n'était. »

Le conseiller de la tsarine but ensuite plusieurs verres de madère, mais une fois de plus, le cyanure resta sans effet. « Sa figure ne changeait pas. De temps à autre seulement, il portait la main à son cou comme s'il avait de la peine à avaler. »

Plus de deux heures s'étaient écoulées depuis que Ioussoupov et Raspoutine étaient arrivés au palais. Quand la pendule sonna trois heures, le prince entendit ses complices s'agiter dans la pièce au-dessus d'eux. Raspoutine, fatigué, leva la tête et demanda pourquoi il y avait autant de bruit. « Ce sont

probablement les invités qui s'en vont, dit Ioussoupov. Je vais monter voir ce qu'il en est. »

Ioussoupov monta rapidement, et annonça que le poison n'avait pas agi. Il demanda au grand-duc Dimitri de lui donner son Browning puis il redescendit au sous-sol pour en finir.

À en croire Ioussoupov, Raspoutine examinait le crucifix en cristal de roche lorsqu'il sortit son revolver. « Un frisson me secoua tout entier. Mon bras s'était tendu. Je visai le cœur et pressai la détente. Raspoutine poussa un rugissement sauvage et s'effondra sur une peau d'ours. »

Le coup de feu fit descendre en courant les amis de Ioussoupov qui avaient hâte de voir Raspoutine mort. « Il était étendu sur le dos. Ses traits se contractaient par moments. Il avait les yeux fermés. »

Au bout de quelques minutes, le corps se raidit et cessa de bouger. Le docteur Lazover l'examina et déclara que la balle l'avait tué instantanément.

Peu après, les conjurés remontèrent dans le cabinet de travail, pressés de passer à la deuxième partie du plan et de discuter de la façon de se débarrasser du corps. Mais Ioussoupov ne resta pas longtemps avec eux. Il redescendit dans le petit salon pour voir sa victime. Alors qu'il examinait le visage livide de Raspoutine, son sang se figea dans ses veines : « Tout à coup, je vis s'entrouvrir son œil gauche. Quelques instants après, sa paupière droite commença à trembler à son tour et se souleva. »

Retraçant la terrible expérience de cette résurrection, Ioussoupov continue : « Je vis alors les deux yeux de Raspoutine, des yeux verts de vipère, fixés sur moi avec une expression de haine satanique. »

Et puis ce fut le cauchemar. « D'un mouvement brusque et violent, Raspoutine bondit sur ses jambes, l'écume à la bouche. [...] Un rugissement sauvage retentit dans la pièce et je vis ses mains convulsées battre l'air. »

Ioussoupov nous raconte son sentiment d'horreur bien compréhensible. « Il se précipita sur moi ; ses doigts cherchant à me saisir la gorge s'enfonçaient dans mon épaule. Ses yeux sortaient de leurs orbites, le sang coulait de ses lèvres. D'une voix basse et rauque, Raspoutine m'appelait tout le temps par mon nom. »

Le démoniaque Raspoutine parvint à grimper l'escalier et à s'enfuir par la porte de la cour, « rampant sur ses genoux et sur le ventre, râlant et rugissant comme une bête fauve blessée ».

Ioussoupov cria à Vladimir Pourichkevitch de tirer. Quelques secondes plus tard, il entendit deux coups de feu, puis encore deux. En sortant dans la cour, il trouva Pourichkevitch penché sur le cadavre de Raspoutine. Le conseiller spirituel de la tsarine était enfin mort.

Le corps fut enveloppé dans un linceul de toile épaisse et chargé dans le coffre de l'automobile. Ils l'emmenèrent à l'île Petrovski, et là, le jetèrent du haut d'un pont dans la Neva à un endroit où le fleuve n'était pas gelé.

Le récit de Ioussoupov explique en détail non seulement quel fut son propre rôle dans ce meurtre, mais aussi celui du grand-duc Dimitri, de Vladimir Pourichkevitch, du docteur Lazover et du capitaine Sergueï Soukhotine. Il dit tout, à ceci près que, les jours suivants, une rumeur mentionna un sixième conspirateur qui se serait trouvé cette nuit-là au palais – un tueur professionnel resté dans l'ombre.

Ce que Ioussoupov voulait à tout prix cacher, c'était la présence d'Oswald Rayner, la tête pensante de la cellule secrète du Bureau russe. Il y parvint presque. Le rôle essentiel que le Britannique joua dans l'assassinat aurait pu rester à jamais dans l'ombre si les assassins n'avaient pas commis une fatale erreur.

C'est en se débarrassant du corps que les conjurés firent un mauvais calcul. Ioussoupov et ses amis avaient imaginé que le corps coulerait sous la glace et serait emporté par le courant jusqu'au golfe de Finlande. Piégé jusqu'à la fin de l'hiver, il n'aurait pas été retrouvé. Ils n'avaient pas prévu que le cadavre de Raspoutine serait repéré et repêché.

Le corps de Raspoutine fut retrouvé dans la Neva quarante-huit heures après sa mort. Un membre de la police fluviale, remarquant un manteau de fourrure pris sous la glace, la fit briser. Le corps fut sorti avec précaution de sa tombe glacée et emmené à la morgue de l'hôpital militaire Chesmenski. Là, une autopsie fut pratiquée par le professeur Dimitri Kossorotov.

Le professeur nota que le corps avait été sérieusement malmené : « Une plaie ouverte au côté gauche due à une lame

ou une épée. L'œil droit est sorti de l'orbite et tombe sur le visage [...]. L'oreille droite est à moitié arrachée. Le cou porte une blessure causée par une corde qui l'aurait attaché. Le visage et le corps de la victime portent des traces de coups donnés par un objet souple mais dur. » Ces blessures laissent supposer que Raspoutine aurait pu être garrotté puis frappé à de multiples reprises avec une lourde matraque.

Le plus affreux était la mutilation de ses organes génitaux. Pendant la torture brutale qu'il avait subie, ses jambes avaient été écartées et ses testicules « écrasées par les coups d'un objet de même type ». Ses parties génitales avaient été complètement broyées.

D'autres détails notés par le professeur Kossorotov permettent de supposer que le récit mélodramatique du meurtre tel que Ioussouпов l'a livré était entièrement faux. Mais il avait un objectif. Ses mensonges avaient pour but de dépeindre Raspoutine comme un personnage surhumain doté de pouvoirs démoniaques qui expliquaient son influence maléfique sur la tsarine, et à travers elle sur la Russie. La seule façon d'échapper à une trop lourde peine pour ce meurtre était de se présenter comme le sauveur de la Russie : il devait être l'homme providentiel qui avait débarrassé le pays d'une puissance diabolique.

L'histoire des gâteaux empoisonnés fut presque certainement inventée de toutes pièces : l'examen du contenu de l'estomac à l'autopsie n'a « révélé aucune trace de poison », écrit le professeur.

Kossorotov a aussi examiné les trois impacts de balles sur le corps de Raspoutine. « La première est entrée par le côté gauche de la poitrine et a traversé l'estomac et le foie, rapporte-t-il. La deuxième est entrée par le côté droit du dos et a traversé le rein. » Deux blessures très graves, mais c'est la troisième qui fut fatale. « [La balle] a touché la victime au front et a pénétré dans le cerveau. »

Il est fort dommage que l'autopsie du professeur Kossorotov ait été brusquement interrompue sur ordre de la tsarine. Le professeur eut tout de même le temps de photographier le cadavre et d'inspecter les entrées des balles. Il nota que les projectiles « provenaient de revolvers de calibres différents ».

La nuit du meurtre, Ioussoupov avait pris le Browning du grand-duc Dimitri, et Pourichkevitch avait un Savage. L'une ou l'autre de ces deux armes aurait pu causer les blessures faites au foie et au rein, mais le coup de feu fatal porté à la tête n'a pas été tiré par une arme automatique. Les experts de la police scientifique et les experts en balistique s'accordent pour penser que les éraflures visibles autour du trou d'entrée correspondent à celles que laisserait une balle de plomb non chemisée tirée à bout portant.

Les experts pensent aussi que l'arme était presque à coup sûr de fabrication britannique, un Webley de calibre 455. C'était l'arme favorite d'Oswald Rayner, ami proche de Ioussoupov depuis le temps de leurs études à l'université d'Oxford.

A priori, Rayner ne semblait pas fait pour l'espionnage et la conspiration. Fils d'un drapier de Birmingham, il avait été élevé sans fortune et sans grand espoir de s'extraire de son milieu. Ses perspectives d'avenir s'étaient améliorées quand, ayant trouvé un emploi de professeur d'anglais en Finlande (alors grand-duché autonome de l'empire russe), il avait appris le russe.

Il était ensuite rentré en Angleterre pour étudier les langues modernes à l'université d'Oxford, une décision qui devait changer sa vie.

Ses bonnes connaissances du russe, du français et de l'allemand ne passèrent pas inaperçues quand il s'engagea dans l'armée au début du conflit, les capacités linguistiques étant extrêmement utiles en temps de guerre. Rayner fut envoyé à Petrograd en novembre 1915, chargé de la coordination de la censure des télégrammes, mais il devait vite s'engager dans des activités beaucoup plus périlleuses.

Ioussoupov reste très prudent quand il mentionne son vieil ami d'Oxford dans ses mémoires. Il dit l'avoir vu le lendemain du meurtre de Raspoutine, mais affirme que leur rencontre était fortuite.

« En descendant dîner, écrit-il, j'ai vu mon ami Oswald Rayner, un officier britannique que j'avais connu à Oxford. Il était au courant du complot et était venu aux nouvelles. »

Il est très possible que Ioussoupov ait vu Rayner le lendemain soir du meurtre, et on sait que Rayner accompagnait

Ioussoupov quand il s'enfuit de Petrograd par le train, mais Rayner n'avait aucun besoin de « venir aux nouvelles ».

Rayner devait plus tard confier à sa famille qu'il était présent au palais Ioussoupov cette nuit de décembre, et l'information fut même placée dans sa nécrologie. Ioussoupov lui-même avoue que son ami d'Oxford savait que le meurtre allait être commis, mais il ne va pas jusqu'à révéler que Rayner était au palais au moment fatidique.

Des lettres des agents de renseignement qui travaillaient avec Rayner révèlent aussi qu'il était impliqué. « Quelques questions embarrassantes ont déjà été posées sur de possibles ramifications, écrit l'un d'eux. Rayner s'occupe de faire le nécessaire et t'informera très certainement à ton retour. »

C'était le tsar lui-même qui avait demandé une enquête sur Rayner pour déterminer s'il avait partie liée avec les conspirateurs. Le souverain avait entendu circuler dans les palais de Petrograd la rumeur que les Britanniques auraient joué un rôle dans le meurtre et il voulait en savoir plus. Il était même allé jusqu'à convoquer l'ambassadeur, Sir George Buchanan, pour lui demander si oui ou non « l'ami d'Oxford de Ioussoupov » était mêlé au meurtre de Raspoutine.

Ignorant tout de l'affaire, l'ambassadeur avait discrètement demandé des informations à Samuel Hoare. Hoare avait nié avec véhémence que ses hommes puissent être concernés. Une « accusation scandaleuse », avait-il dit à l'ambassadeur, et « d'une absurdité presque infantile ». Buchanan ne chercha pas plus loin. Il promit d'en « nier solennellement toute crédibilité à la prochaine audience que lui accorderait l'empereur ».

On ne sait toujours pas si Hoare connaissait la vérité. Il savait certainement qu'un complot pour « liquider » Raspoutine s'organisait, car l'un des conjurés, Vladimir Pourichkevitch, lui en avait parlé. Il prétend ne pas l'avoir cru. « J'ai pensé que c'était l'expression de ce que tout le monde souhaitait, plutôt que la révélation d'un plan clairement établi. »

Mais si Hoare ne soupçonnait pas que son agent était impliqué, comment expliquer la rapidité avec laquelle il apprit la mort de Raspoutine ? Il envoya la nouvelle à Londres plusieurs heures avant qu'elle ne soit publiquement annoncée à Petrograd.

Son rapport commence ainsi :

« Tôt le matin du samedi 30 décembre, a été perpétré à Petrograd l'un de ces crimes qui par leur portée rendent moins nettes les règles bien définies de l'éthique, et qui par leurs résultats changent l'histoire d'une génération. »

Le rapport fut envoyé directement à Londres où il atterrit sur le bureau du « Chef », ou « C », comme l'appelaient ses agents. C'était sous son autorité qu'était placé en dernier ressort le Bureau russe. Il dirigeait aussi depuis Londres un département qui devait être désigné par bien des noms au cours du temps, mais qui finit par être connu sous l'appellation de Secret Intelligence Service (MI6).

Homme sans nom, sans visage, opérant dans une partie de Whitehall tenue secrète, C devait orchestrer toutes les opérations clandestines les plus risquées effectuées en Russie au cours des six années suivantes.

LE CHEF



TOP SECRET

Le Chef était assis à son bureau, dos à la fenêtre mansardée. Derrière lui un rayon de soleil passait par la vitre et tombait sur d'étroites fioles d'encres sympathiques alignées sur la table.

Sa position devant la fenêtre n'avait rien de fortuit ; elle était calculée pour dérouter ses visiteurs. En entrant dans la pièce, ébloui l'espace d'un instant, on ne voyait que sa silhouette à contre-jour pendant quelques secondes.

L'identité du numéro un de l'Intelligence Service était l'un des secrets les mieux gardés de Whitehall. Même ses agents, triés sur le volet, ne connaissaient pas son nom. On le désignait par son initiale, C, et on n'était amené à le rencontrer que dans des circonstances exceptionnelles.

« Un homme au teint pâle, rasé de près, dont les traits les plus remarquables étaient un menton en galoche, une bouche bien découpée aux lèvres fines, et des yeux d'une vive intelligence. » Voilà la description qu'en livre Compton Mackenzie, auteur de *Whisky Galore*, qui travailla pour C pendant la Première Guerre mondiale.

Le menton de C était en effet prononcé (une autre de ses connaissances disait qu'il était pointu « comme l'étrave d'un cuirassé ») et ses yeux pénétrants. On oubliait difficilement leur expression, d'autant que l'intensité du regard était accentuée par un monocle cerclé d'or.

Le lorgnon lui servait à créer des effets : C le laissait tomber de son œil pour bien montrer qu'il n'était pas content. Mais derrière un extérieur brusque se cachait une grande chaleur humaine. Avec ceux de ses hommes qui avaient ses faveurs, sa froideur fondait et son regard acéré pétillait d'humour.

Le Chef relevait rarement le nez de ses papiers quand on entraînait dans son bureau. « Il resta penché sur les documents qu'il étudiait à travers des lunettes à monture en écaille sombre », écrivit Mackenzie à propos de cette première entrevue difficile. Finalement, le Chef regarda son visiteur. « Il enleva ses lunettes et s'adossant à son siège, il me regarda intensément pendant une longue minute sans rien dire. "Alors ?" finit-il par demander. »

Mackenzie se présenta, rappelant à C qu'il rentrait d'une longue mission à l'étranger.

« "Avez-vous au moins quelque chose d'intéressant à me raconter ?" me demanda-t-il en vissant son monocle sur son œil pour mieux me dévisager. »

La glace fut vite rompue, et la rencontre se termina beaucoup mieux qu'elle n'avait commencé. C lui proposa même d'aller dîner avec lui au Savoy. « J'avais l'intention de me rendre extrêmement désagréable avec vous », avoua-t-il plus tard, mais, ajouta-t-il, « j'imaginais que vous étiez sûrement un type très bien et que je serais finalement très aimable en vous voyant. »

C invitait souvent à déjeuner ses nouveaux agents dans un de ses clubs londoniens. Il les y conduisait dans sa magnifique Rolls-Royce, roulant à tombeau ouvert, comme s'il voulait les initier à un nouveau monde où on prenait des risques.

Les agents qui étaient amenés à travailler pour lui finissaient par apprendre son nom : Mansfield George Smith Cumming (Cumming étant le patronyme de sa femme). Capitaine de frégate, il était affligé d'un tel mal de mer qu'il avait dû quitter le service actif et accepter une affectation à la défense du port de Southampton.

À cinquante ans, alors qu'il était à la semi-retraite, Cumming avait reçu un beau jour une lettre de l'Amirauté disant ceci : « La défense du port doit finir par devenir un peu lassante... J'ai une proposition intéressante à vous faire, et si vous pouviez

venir me voir jeudi vers midi, je vous expliquerais de quoi il retourne. »

Le message, daté du 10 août 1909, était signé par le contre-amiral Alexander Bethell, directeur du Service de renseignement naval. Ce rendez-vous devait marquer le début de la nouvelle et illustre carrière de Mansfield Cumming.

La proposition n'était pas banale : le gouvernement avait décidé de mettre sur pied un nouveau service appelé le Secret Service Bureau constitué de deux départements séparés mais reliés entre eux. L'un devait s'occuper du renseignement intérieur, et l'autre exclusivement du renseignement à l'extérieur du pays.

C'était le département extérieur que Cumming était destiné à diriger, chargé de la surveillance militaire, politique et technologique hors des frontières. La tâche de Cumming serait de recruter ses agents, de les former, puis de les envoyer à l'étranger pour évaluer quels dangers ces pays pouvaient présenter pour la Grande-Bretagne.

La création de ce service secret n'était pas la première incursion du gouvernement dans le domaine de l'espionnage extérieur. La marine avait déjà monté un département de renseignement dans les années 1880, et le War Office avait aussi une section de renseignement. Dans les deux cas, il s'agissait exclusivement d'espionnage militaire. À l'époque de la Première Guerre mondiale, les tensions internationales avaient rendu nécessaire la création d'un nouveau service, plus professionnel, disposant d'un plus grand rayon d'action.

Cumming accepta le poste avec joie, voyant là une magnifique occasion de servir utilement son pays « avant d'être définitivement mis au rancart ».

Sous sa direction le service devait se développer et intervenir dans le monde entier, mais les débuts furent modestes. La première journée de travail de Cumming, le 7 octobre 1909, fut même très frustrante : « Je suis allé au bureau, écrivit-il dans son journal, et j'y suis resté toute la journée sans y voir personne, et il n'y avait rien à faire. »

On lui refusa l'accès aux dossiers du War Office, ce qui pourtant aurait été un point de départ essentiel pour démarrer ses activités, et il n'avait pratiquement aucun moyen matériel.

Une semaine plus tard, il se plaignait encore d'être au chômage technique. « Au bureau toute la journée, écrivit-il. Je n'ai pas vu un chat. »

Dans une lettre au contre-amiral Bethell, qui lui avait proposé le poste, il exprimait sa déception. « Le but recherché n'est sûrement pas de nous faire rester au bureau mois après mois sans rien faire ? » Il comprit très vite que la réussite de ce nouveau service dépendait uniquement de lui. Il devait prendre des initiatives.

Les premiers locaux de Cumming se trouvaient dans Victoria Street, à Londres, en face de l'Army and Navy Stores, la grande coopérative militaire et maritime ; ils étaient cachés derrière la plaque d'une agence de détectives privés. L'emplacement n'était pas idéal car C ne cessait de rencontrer dans la rue des amis qui lui demandaient ce qu'il fabriquait là.

Afin de préserver son anonymat, il loua un appartement privé à Ashley Mansions sur Vauwhall Bridge Road et déplaça la plus grande partie de ses activités dans ces nouveaux et modestes locaux. Un bureau, disait-il, soulevait l'intérêt et la curiosité, « mais un logement privé n'attire aucun commentaire ».

Il déménagea plus tard sous le toit d'une demeure édouardienne au numéro 2 de Whitehall Court. Il disposait là de bureaux labyrinthiques à proximité du gouvernement. Les candidats aux fonctions d'agent secret devaient monter six étages puis parcourir un dédale de couloirs, de passages et de décrochements pour être mis en sa présence.

C'était un espace en trompe-l'œil où foisonnaient les miroirs, les recoins et les portes qui ne menaient nulle part. Les nouvelles recrues avaient l'impression de suivre un parcours fantôme. L'un d'entre eux nota qu'en arrivant à la porte du bureau de C, il avait eu la nette impression d'être revenu à son point de départ, à l'entrée du sixième étage.

Cumming désignait ses collaborateurs de Whitehall Court par le terme de « *top mates* » (« fière équipe »), alors que les espions sur le terrain étaient les « fripouilles » et les « canailles ». Il n'avait aucun scrupule à engager des hommes de réputation douteuse tant qu'il les sentait capables d'accomplir le travail demandé. Un futur espion se rappelle avoir vu le Chef pivoter vers lui dans son fauteuil pour lui dire : « Je connais parfaitement vos antécédents. C'est un homme comme vous qu'il nous faut. »

L'attitude de Cumming se démarquait de la défiance montrée par les autres services du gouvernement à l'égard de l'espionnage. Les fonctionnaires et les militaires considéraient globalement cette activité comme immorale et déshonorante. Avant-guerre, l'attaché militaire britannique à Berlin se rebellait contre l'idée d'envoyer des rapports de renseignement à Londres. « Vous n'avez sûrement pas oublié que, lorsque nous avons abordé ce sujet il y a quelques mois, j'ai souligné à quel point ce type de travail m'était odieux. »

Cumming avait un tout autre point de vue. « Après la guerre, dit-il à Compton Mackenzie, vous verrez que nous trouverons encore de quoi jouer ensemble aux agents secrets. Il n'y a rien de plus amusant. »

L'auteur-espion Valentine Williams décrit Cumming comme un « vieux renard matois, aussi rusé et roublard qu'un sergent-major en fin de carrière ». Embusqué derrière son énorme bureau, il attendait que son secrétaire lui amène les rapports secrets.

« S'ils étaient favorables, il riait tout seul, s'exclamant avec un sourire de bandit un "Ha !" qui ne présageait rien de bon pour la personne concernée. »

Mansfield Cumming fut à l'origine d'actions d'une importance capitale pour la sécurité du pays. La course à l'armement maritime contre l'Allemagne, et la Première Guerre mondiale, occupèrent les premières années de son travail. Il envoyait en France, en Belgique et en Allemagne des agents qui lui faisaient parvenir des informations sur les mouvements de troupes et les manœuvres navales.

Il restait très tard au bureau, travaillait le week-end et ne prenait aucun jour de congé. Il ne voyait que rarement sa femme, May, qui vivait la plupart du temps dans leur maison de campagne à Bursledon dans le Hampshire. Écossaise réservée et très comme il faut, May était habituée aux longues absences de son mari.

Pendant ses premières années à la tête du service, Cumming se chargea lui-même de certaines missions d'espionnage, se déguisant avec moumoute, fausse moustache et tenue vestimentaire qu'il décrivait lui-même comme « un peu bizarre ». Pour se préparer à une sortie importante, il prit des vêtements

chez William Berry Clarkson, loueur de costumes de théâtre à Soho. Le déguisement, déclara-t-il, était « parfait [...] et restait indétectable même en pleine lumière ».

Il aimait beaucoup montrer à ses visiteurs une photo de lui grimé en gros Allemand. « [Il] fut enchanté que je ne reconnaisse pas la personne en question, écrit Valentine Williams. C'était lui, déguisé pour une certaine mission délicate qu'il avait réalisée sur le continent avant la guerre. »

L'une de ces premières expéditions faillit d'ailleurs lui coûter la vie. À cette occasion, il révéla la détermination inouïe et le courage qui devaient marquer toute sa carrière.

Au cours de l'été 1914, il était parti en France en compagnie de son fils unique, Alistair. Alistair était au volant et conduisait à vive allure dans une forêt du nord de la France quand il perdit le contrôle du véhicule. La voiture fit un tonneau et alla s'écraser contre un arbre au bord de la route, retournée sur le toit. Alistair, éjecté, était tombé sur la tête. Cumming était resté dans la carcasse fumante, la jambe coincée sous la tôle.

« Le jeune homme était mortellement blessé, écrit Compton Mackenzie dans son récit de l'accident. Son père, en l'entendant gémir et se plaindre qu'il avait froid, essaya de se libérer de l'épave pour aller le couvrir d'un manteau, mais il eut beau faire, il n'arriva pas à libérer sa jambe écrasée. »

Pour atteindre son fils, il n'avait eu qu'une seule solution. Il avait pris son canif dans sa poche et s'était attaqué à sa jambe mutilée « jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la détacher, après quoi il avait rampé jusqu'à son fils et avait étendu son manteau sur lui ». Neuf heures plus tard, Cumming fut retrouvé inconscient, allongé à côté de son fils mort.

Son rétablissement fut aussi incroyablement rapide que sa survie avait été miraculeuse. Il fut de retour au bureau en moins d'un mois, refusant de montrer sa peine d'avoir perdu son fils. Cumming avait le caractère d'acier qui caractérisait les *gentlemen* de sa classe sociale et de son époque. Quelques mois seulement après cet accident, l'un de ses agents lui rendit visite dans ses bureaux du dernier étage de Whitehall Court.

Cumming, qui n'avait pas encore reçu sa jambe artificielle, était en train de descendre péniblement les six étages sans aucune aide : « Il se laissait glisser sur le derrière en s'aidant de deux cannes, une marche après l'autre. » On comprend

pourquoi ses amis disaient de lui qu'il était « têtue comme une mule ».

L'espion Edward Knoblock raconte que Cumming, une fois équipé de sa prothèse en bois, l'utilisait pour impressionner les gens. Il s'amusait à terroriser les recrues potentielles en s'emparant de son coupe-papier acéré et en le levant bien haut en l'air pour le planter dans sa jambe artificielle à travers le tissu de son pantalon, « concluant si le candidat sursautait : "Désolé, mais vous ne ferez pas l'affaire" ».

Samuel Hoare passa de longs mois en Russie, pendant lesquels Mansfield Cumming resta en contact quotidien avec lui. Hoare était un bon chef de poste et aurait pu rester au Bureau russe jusqu'à la fin de la guerre si, déçu par sa vie d'espion, il n'avait quitté Petrograd peu de temps après le meurtre de Raspoutine. Il avait espéré mener une vie un peu plus aventureuse et s'ennuyait, submergé par la paperasse et le travail administratif.

Le reste de l'équipe de Hoare resta à Petrograd, Oswald Rayner compris. Il ne fut pas inquiet pour son rôle dans le meurtre de Raspoutine, alors qu'il risquait gros. Le tsar eut beau nourrir des soupçons, Rayner ne fut ni appréhendé ni même interrogé par la police russe. Le lendemain du meurtre, il passa un long moment à s'entretenir avec Ioussoupov dans ses appartements privés, et se retira en hâte quand le grand-duc Nicolas se fit annoncer pour une entrevue avec le prince.

À l'époque, Ioussoupov nia formellement toute participation au meurtre et utilisa son énorme réseau de connaissances pour éviter de passer devant la justice. Le tsar le bannit et l'envoya dans son domaine du sud-ouest de la Russie, une punition bien légère pour un homme présumé coupable de l'organisation du meurtre du favori de la tsarine.

Ioussoupov et ses complices s'étaient donné beaucoup de mal pour rien. La mort de Raspoutine ne changea pas grand-chose au défaitisme qui régnait dans les rues de Petrograd. Les conditions de vie étaient de plus en plus difficiles, et les gens se mirent à protester ouvertement contre le régime. Le 10 mars 1917, le correspondant du *Daily News* à Petrograd, Arthur Ransome, sentit lors d'une promenade en ville que l'agitation montait.

« C'était une excitation collective joyeuse mais explosive, écrivit-il, comme un jour férié avec de l'orage dans l'air. »

Le nombre de manifestants s'était multiplié le lendemain matin. « Une foule de tous âges et de toutes conditions convergeait vers la perspective Nevski », témoigne Robert Wilton, correspondant du *Times*. Mais l'atmosphère était encore bon enfant et ne laissait rien présager des violences à venir.

On ne sait exactement ni où ni quand les premiers coups de feu éclatèrent. Les témoignages varient. Wilton était proche de la gare de Moscou à 15 heures quand il entendit une détonation. Quand il arriva sur les lieux, la foule avait été dispersée et la neige « était abondamment aspergée de sang ».

L'équipe de Cumming à Petrograd commençait à s'inquiéter sérieusement. Il y avait déjà eu par le passé des manifestations politiques et des condamnations publiques du tsar, mais ce mouvement qui prenait de l'ampleur ne présageait rien de bon.

Les protestations s'étendirent rapidement à d'autres parties de la ville. Plus tard dans l'après-midi, la police, armée de mitrailleuses, tira sur la foule assemblée place Znamenskaïa. Environ cinquante manifestants furent tués.

Dans un télégramme au *Daily News*, Arthur Ransome rapporta que la violence de la répression dépassait de loin tout ce qu'il avait connu jusque-là. La ville, nota-t-il, était « comme une casserole de porridge portée lentement à ébullition dont les bulles, ici et là, éclatent à la surface ». Il sentait que c'était le début d'une révolution.

Le lendemain, un lundi, des protestataires furieux forcèrent les portes de la tristement célèbre prison Kresty et libérèrent tous les prisonniers politiques. Une foule d'insurgés se répandit alors dans les rues, cassant les vitrines et attaquant la police.

« Leur visage était empreint de fureur, écrit un témoin anglais. Ils voulaient en découdre, et brandissaient des pieds-de-biche, des marteaux, et avaient fabriqué des armes à partir de morceaux de corde noués enduits de goudron pour les alourdir. » Un grand nombre de soldats avaient abandonné leur régiment pour rejoindre les révoltés et protester contre le tsar.

Pour beaucoup de témoins, il ne faisait aucun doute que le régime tsariste courait à sa perte. La Russie se précipitait vers

une guerre civile opposant les forces révolutionnaires à l'élite aristocratique et intellectuelle qui avait fait la gloire de Saint-Pétersbourg avant la guerre.

Un Anglais, William Gibson, fut le témoin d'une confrontation directe entre ces deux mondes incompatibles. L'anecdote, bien que sans grande portée en elle-même, offrait une illustration parlante des événements à venir.

Ayant vu que les émeutiers saccageaient systématiquement les palais et les demeures de l'élite aristocratique, il se rendit compte que les manifestants se dirigeaient vers la luxueuse résidence de sa belle-mère, madame Schwartz-Eberhard. Cette dame formidable était un pilier de l'ordre établi : « Une femme massive de cinquante-cinq ans au fort caractère, dont le regard pouvait devenir dur comme le fer [...], un monument, d'une prodigieuse force physique et morale. »

Gibson parvint à aller jusque chez elle et l'avertit qu'elle devait fuir avant l'arrivée des émeutiers. Mais pour madame Schwartz-Eberhard, il n'en était pas question. Elle avait la ferme intention, proclama-t-elle, de défendre sa maison contre la bande de brigands illettrés qui envahissait les rues. Son courage fit honte à Gibson qui se sentit obligé de rester.

Quand les révoltés forcèrent sa porte, madame Schwartz-Eberhard était prête. « Se saisissant de la baguette du gong chinois en cuivre qui était accroché dans un coin, elle le frappa à grands coups pour attirer leur attention. » Les hommes s'arrêtèrent net. « Elle s'était dressée de toute sa taille pour toiser la populace. » Elle désigna le dallage de marbre immaculé qui étincelait, fusillant les hommes du regard.

« Vos bottes sont crottées, dit-elle froidement, essuyez-vous les pieds avant d'entrer, vous salissez le sol. Et puis je ne vous ai pas invités. »

Elle les traita dédaigneusement de *moujiki brodiagui* – de « moins que rien » – et leur ordonna de sortir. Elle n'avait pas l'intention de se laisser intimider par de vulgaires révolutionnaires.

Les hommes levèrent les canons de leurs fusils et les pointèrent sur elle, mais madame Schwartz-Eberhard les repoussa de la main et « calmement, méthodiquement, elle gifla les bandits les uns après les autres ». Puis, après avoir fait reculer

le chef de la troupe, elle les jeta tous dehors et verrouilla la porte.

Madame Schwartz-Eberhard eut de la chance de ne pas y laisser la vie. Son dédain glacé n'était que trop représentatif du mépris des maîtres de l'ancien régime. Dans les demeures comme la sienne, on cultivait les coutumes et les manières d'autrefois contre lesquelles, justement, les gens s'élevaient.

Dans les heures qui suivirent cette résistance téméraire, la révolte devint une révolution. Les régiments de la garde Preobrajenski et de la garde Volynski se mutinèrent et les soldats du régiment de la garde Pavlovski tirèrent sur la police.

Le colonel Alfred Knox, attaché militaire de l'ambassade de Grande-Bretagne, comprit que la lutte était perdue. Une rencontre avec trois grands généraux russes renforça sa conviction que le régime tsariste était condamné. Le dernier espoir d'écraser la révolution était de faire venir des troupes de la campagne. Ce fut fait, mais quand les soldats arrivèrent, ils se solidarisèrent avec les manifestants et « en signe d'amour et de fraternité, rendirent leurs armes ».

Pendant que les batailles de rue s'intensifiaient, les luttes politiques faisaient rage. La Douma, l'assemblée législative qui avait été officiellement dissoute par le tsar, se reconstitua sous forme d'un comité temporaire composé d'un membre de chaque parti. Quand le journaliste Harold Williams entra dans la Chambre des représentants, il y trouva une large assistance de soldats qui écoutaient les discours enflammés d'orateurs « hier encore inconnus ».

L'épouse de Williams assistait pendant ce temps à un rassemblement concurrent qui était, à ce qu'il lui sembla, totalement improvisé. Le Conseil des délégués ouvriers, plus connu sous le nom de soviet de Petrograd, était un regroupement de militants révolutionnaires beaucoup plus en harmonie avec les revendications de la rue.

Ce soviet des travailleurs entreprit d'émettre ses propres décrets, à commencer par le « *Prikaz* n° 1 », arrêté controversé qui stipulait que les unités militaires ne devaient obéir à la Douma que si ses ordres n'entraient pas en conflit avec ceux du soviet de Petrograd. La lutte pour le pouvoir avait commencé.

Le colonel Knox était de plus en plus inquiet : le comportement du soviet de Petrograd était un signe tout à fait clair que la révolution était entrée dans une nouvelle phase particulièrement instable. « On distribuait des tracts encourageant le meurtre des officiers, écrit Knox. L'avenir semblait très noir, le soir du 15 mars. »

Les tenants de l'ancien régime devaient recevoir un coup fatal peu après. Le jour où le colonel Knox rédigeait son rapport, le tsar Nicolas II annonça son abdication : « Nous estimons bien faire en abdiquant la couronne de l'État et en déposant le pouvoir suprême », déclara-t-il à la nation russe.

Un gouvernement provisoire fut formé le lendemain, avec le prince Lvov au poste de Premier ministre, et le charismatique Aleksandr Kerenski au ministère de la Justice.

« Seuls ceux qui savent quelle était la situation il y a seulement une semaine peuvent comprendre l'enthousiasme que nous éprouvons, nous qui avons vu un miracle se produire sous nos yeux », écrivait Arthur Ransome. « On dirait que l'honnêteté est revenue. »

Le gouvernement provisoire s'engagea aussitôt sur un programme en huit points négocié avec le soviet de Petrograd. Le premier point offrait une « amnistie immédiate et complète dans toute affaire de nature politique ou religieuse, y compris les actes terroristes ».

Très loin de là, à Londres, Mansfield Cumming était depuis longtemps d'avis que la Russie allait devenir « le pays qui jouera pour nous le rôle le plus important à l'avenir ». Sa prophétie se réalisait. L'amnistie des condamnés politiques russes allait provoquer des bouleversements imprévisibles.